

"Londres"

SERGE DELAIVE

C'est un automne bleu et rouge, couleurs tendues par dessus les rues de Londres. Marilu est arrivée il y a une semaine. Elle présente un court-métrage dans un festival alternatif. Depuis son appartement de New York, elle avait envoyé à un e-mail à Lunus pour le prévenir de sa venue en Europe. Lui donner l'adresse de l'hôtel, convenir d'une date. Et, comme souvent, lui envoyer en fichier joint un autoportrait photographique d'elle nue dans le miroir. Sur ce cliché, pris apparemment dans une chambre, le visage est mangé par l'éclat du flash. Fondu dans l'obscurité marginale, en contraste, s'esquisse un corps à la peau cuivrée, des seins hauts, le galbe des jambes élancées, entrecroisées, et une main posée contre le pubis, cachant la flamme des poils épilés. Le majeur légèrement enfoncé dans la fente. Un corps parfait. Un corps décapité. Lunus avait contemplé la photo. Enfin, il était sorti de sa torpeur. Il avait ouvert son navigateur Internet. Il avait immédiatement acheté un ticket Eurostar pour ces retrouvailles espérées depuis leur rencontre à New York, cinq mois plus tôt.

Gare de Saint Pancras, un vendredi en milieu d'après-midi. Il guette. De l'autre côté de la douane, là, debout, un peu à l'écart, Marilu patiente. Il a repéré dans la foule sa longue silhouette soulignée par un élégant manteau beige. Elle sourit. Le regard de Lunus s'allume. Elle dit en anglais:

- Je t'attendais depuis longtemps.

Il lui répond en espagnol.

- Pourtant le train roule vite.

Leurs corps entrent en contact. Fusionnent. Il la prend dans ses bras, la serre contre lui. Puis elle se dégage, entoure le visage de Lunus de ses mains, l'embrasse doucement, levée sur la pointe des pieds. Le grain de sa peau. L'épaisseur de ses lèvres pleines. Langues entremêlées. Hanche contre hanche. Le contour de la poitrine sous les épaisseurs de vêtements. Trouver les odeurs derrière le parfum féminin qui déguise. Parler peut-être. Depuis qu'ils se connaissent, lui francophone, elle chilienne installée et mariée à New York, ils ont inventé leur langage, au détriment de Lunus, passant de l'anglais à l'espagnol. Mais les mots n'ont pas beaucoup d'importance. Lunus dit:

- Marilu Nordenfeldt.

Il énonce le nom, syllabe par syllabe, invocation magique.

- Maintenant, le temps recommence à compter. Depuis des mois, je t'ai aimée, je t'ai haïe. Sur mon continent, je n'étais ni mort, ni vivant. Un spectre.

- Moi, j'ai vécu, j'ai aimé. J'ai souffert, j'ai avancé, j'ai buté contre des obstacles mais tu m'accompagnais. Des fois, tu étais présent. D'autres fois, tu étais presque effacé, figé comme un pharaon dans son sarcophage de silence. Perdons la mémoire, d'accord?

Prévoyante, elle a déjà acheté des cartes de métro. Ils se rendent directement à l'hôtel où Marilu loge, en bordure de Vincent Square, dans le centre. Manteau sur l'épaule, elle monte les larges volées d'escaliers devant lui. Il a les yeux rivés sur ses fesses fermes. Elle se retourne et le fixe. Elle porte une jupe courte et moulante, noire et blanche, des collants bruns, de hautes bottes de la même couleur. Elle ouvre la porte de la chambre.

La lumière du jour qui meurt s'émiette à travers la haute fenêtre. Le ciel vire au bleu sombre. Les feuilles des marronniers qui bordent le parc volent dans le vent géant de novembre. Féerie rousse. Marilu appuie ses mains contre la fenêtre. Lunus observe le reflet dans la vitre. Un hologramme qui se décompose dans les

branches noires et le contrejour. Ses cheveux blonds coupés au carré, sa bouche aux lèvres pleines, son petit nez droit. Les yeux sont invisibles, amalgamés à la nuit qui envahit soudain le square.

Aimanté, Lunus se colle contre le corps de Marilu. Il prend ses seins dans ses mains, les relève, embrasse la nuque fine. Leurs regards se croisent dans le reflet, extérieur à eux et pourtant totalement eux. Elle ne bouge pas. Agenouillé, il la déchausse. Il lui ôte sa jupe, ses collants et sa petite culotte brodée. Sa langue parcourt la jambe droite. Il embrasse les lobes des fesses, le repli au-dessus des cuisses. Marilu écarte les jambes. Il introduit sa langue dans la raie, la fait glisser du coccyx jusqu'à l'anus. Hume le sexe et retrouve l'odeur intime, le goût perdu. Ce goût de figue légèrement citronné et poivré qui le poursuivait depuis des mois. Il se redresse, hanté par un désir animal. En désordre, il lui ôte pull, sweater et soutien-gorge. Il recule d'un pas. Contemple ce corps absolu. Les jambes minces. Ce cul pareil à un fruit qui va s'évasant sur les hanches où il se referme alors que le dos s'élève, divisé par la colonne à laquelle la peau tendue s'arrime. Sa nuque étroite et longue. Le dessin abrupt et perpendiculaire des cheveux. Lunus en vampire. Marilu a fermé les yeux. Il resterait des heures à contempler la sculpture d'une déesse païenne. Les imperfections. Une courte cicatrice sur l'arrière de la cuisse. Il scelle l'image et l'incruste au plus profond de son cortex. Mais le désir abat sa décision. Il avance. Elle étend les bras, paupières toujours closes. Remontant le long de son ventre, il prend les mamelons dans la coupe de ses mains. Agace les tétons durcis. Ses mains se souviennent du poids des seins, de leur texture. Marilu dit en espagnol:

- C'est bien comme ça. Je suis la neige. Une vaste étendue blanche et libre. Marche sur moi.

Elle repose la paume de ses mains contre la vitre puis les fait glisser, s'abaisse, offrant son cul le majeur enfoncé dans le vagin,

lascive. Lunus pense je suis un arbre. Un chêne millénaire sur la colline. Mais il dit en anglais:

- Je suis la vague qui déferle sur la mer furieuse. Elle s'abat d'un coup. Le ciel la suit dans sa chute. Nous ne nous rencontrerons jamais.

Alors son sexe se glisse dans la fente humide. Elle s'arcboute. Il la saisit par le ventre. Il avance par saccades violentes et brèves. Dehors, la lumière diffractée des lampadaires forme des soleils imprécis, cônes diffus qui luttent contre la puissance absolue de la nuit. Le reflet de Marilu (ce n'est pas elle mais quelqu'un d'autre et qui est elle malgré tout, entre rêve et cauchemar) apparaît enfin dans toute sa netteté. La bouche entrouverte, les yeux écarquillés, les seins qui balancent. Il prend un doigt en bouche, plonge la longueur d'un ongle dans la rosace de l'anus. Elle jouit. Alors qu'il la pénètre encore, elle dit en espagnol:

- Regarde dehors, là, sous la lumière.

Lunus se retire le sexe gonflé, fouille la pénombre du regard. Une forte averse trouble les distances. La pluie érafle la fenêtre en traînées éphémères. Code indéchiffrable. Il devine enfin une forme à laquelle la lumière orangée donne une substance et un contour flous. Un homme sans âge, visage élevé dans leur direction, immobile, aimanté, les regarde à travers l'obscurité. La lune est pleine. Une lune de suie qui perce par à-coups la gangue des nuages affolés. Marilu dit en anglais:

- Ce type nous observe depuis le début. Il aura de quoi nourrir ses nuits pendant quelques jours. Viens. Tu n'as abandonné aucune empreinte sur moi. Tu es un homme qui ne laisse pas de trace.

Elle prend Lunus par la main et le conduit vers le lit. Il tourne la tête et observe l'homme qui s'en va tête basse. Se fond dans l'obscurité qui l'avale. Lunus dit en espagnol:

- Alors je suis la vague qui se soulève et s'écroule loin des regards. Je suis seul et je suis l'océan entier.

Marilu rit. Lunus aime le rire de Marilu. Le timbre de sa voix éraillée. La simplicité évidente et tout ce qu'elle masque de complexe et d'ancien. Le rire des femmes depuis l'aube des temps. Rédempteur. Qui s'étend sur les hautes herbes et se mêle au vent qui l'emmène. Le vent, esprit féminin. Souris pour moi, souris juste pour moi, mon amour. Rapproche-moi du paradis. Fais-moi grimper là-haut, dans le ciel si bleu, au-delà des rideaux de pluie, derrière les nuages. Elle pousse Lunus qui s'écroule sur la couette. Elle dit en anglais:

- Ce n'est pas assez pour ce soir. La vague finit toujours par s'échouer sur un rivage.

Sa langue suit la veine gonflée le long de l'érection de Lunus. Elle mange le gland et l'enfonce au fond de sa gorge. Marilu aime sucer, entourer le pénis avec sa bouche, le saisir à pleine main, y laisser glisser sa langue. Descendre la ligne essentielle depuis les testicules jusqu'au coccyx. Elle le lui a avoué. Les fellations n'avaient jusque là procuré aucun plaisir particulier à Lunus. Il se demandait même si les femmes n'en rajoutaient pas. Pour jouer le rôle de celle qui offre. Le jeu de la soumission à la toute puissance érectile. Ou les lectures débiles des magazines féminins, style: «Comment ravir un homme sexuellement? Comment s'y prendre pour un effet canon? Suivez les conseils de notre sexologue Catherine Durand». Elle l'avait convaincu du contraire. Sans difficulté. Une bite en érection c'est ce qu'il y a de plus beau chez un homme. Comme un bourgeon, une jeune pousse de bambou. Les turgescences. C'est ce qu'elle avait dit en anglais. Elle le branle de plus en plus vite, crache puis enfonce goulûment le gland dans sa bouche. Lunus sent qu'il va jouir. Il dit en français:

- Arrête.

Un mot que Marilu semble entendre. Elle s'assied, introduit le sexe en elle. Lunus pense: pourquoi ai-je droit à tant de beauté? Elle est l'endroit le plus lointain où je me sois jamais rendu. Il faudra que je paye le prix. Peut-être perdrai-je la vue. Mais

l'histoire continue. Toujours, les histoires se poursuivent. Nous n'y pouvons rien. Marilu coulisce lentement, très lentement le long de la tige érigée. Lunus tente de s'emparer des seins. Elle refuse. Le dos droit, elle les célèbre elle-même. Lunus saisit la cambrure des hanches, à l'endroit précis où la chair ferme s'élargit pour former ce cul splendide. Il pense: je ne dois pas jouir, je ne dois pas jouir. Alors il jouit en une giclée intense. La violence inouïe qui loge dans les confins de ses terminaisons nerveuses le quitte soudain, laissant place à une mélancolie profonde. Marilu se couche sur lui. Elle égrène en espagnol:

- Mon amour, mon amour, mon amour.

Litanie à laquelle il se refuse de croire. Il répond en anglais. Les mots sortent, désordonnés.

- A ton jeu, je suis toujours la vague inassouvie. Et ne dis pas de conneries. Tu sais que je ne suis pas jaloux. Que je ne t'ai jamais posé de question sur ton mari et les amants que tu dois collectionner. Alors, ne dis pas de conneries.

Elle s'étend à ses côtés, évitant le contact. Des minutes lourdes pèsent sur la chambre silencieuse. Elle dit en anglais:

- Je ne mens pas.

- Oui. Je sais. Mais la vérité change.

Il la regarde. Une larme, une seule larme, coule le long de sa joue. Il se blottit contre elle. Lunus dit en anglais:

- Pleure. Pleure tout ce qui doit pleurer. Plus haut tu montes, plus bas tu tombes.

Distraitement, elle laisse courir un doigt sur le tatouage compliqué qui orne l'épaule de Lunus. Marilu se redresse. Recompose son visage. Elle dit en français avec un accent indéfinissable :

- J'ai faim, monsieur la vague.

Ils dînent dans un petit restaurant indien qui se trouve juste derrière le square. Le restaurant est bondé. Ils parlent joyeusement de tout et de rien. Boivent du mauvais vin. Elle lui raconte ses projets, les difficultés qu'elle rencontre à exister en

tant que cinéaste. La vie à Manhattan. Son retour à Valparaíso dans sa famille l'été dernier. La joie de retrouver ses anciennes copines, de parler dans sa langue. Sa jalousie envers les filles qui draguaient ouvertement son mari, cet Américain très beau, très sain, presque caricatural avec son menton carré, sa stature athlétique, son sourire carnassier, dont Lunus avait vu quelques photos envoyées par e-mail. Il lui raconte d'un ton léger la mort qui rôde autour de lui. Le vide sans fond dans lequel il tombe en vrilles, toujours plus vite. Ses efforts pour trouver un sens, une direction. Pour recomposer le puzzle de sa personnalité. Le trouble qu'elle instille en lui plutôt que de le raffermir. Il se moque de lui-même. Ils sont éméchés quand ils rentrent. Ils s'endorment bercés par le babillage de la télévision.

Lunus se réveille trempé de sueur au petit matin. Quelquefois, les ténèbres sont douces. Souvent, elles écartèlent. Nourriture de deuil. Il s'habille et sort fumer deux cigarettes qui n'apaisent pas le nœud dans ses tripes. Quelques minutes plus tard, il rejoint la chambre. Marilu sommeille encore, le visage apaisé. Il soulève les draps. Il la caresse. Il bande. Erection instantanée. Sa main atteint le pubis. Les poils blonds, épilés en une ligne discrète. Il écarte la chair ourlée des lèvres, caresse le clitoris, enfonce avec précaution un puis deux doigts dans le vagin sec. Marilu gémit, sans qu'il sache si il s'agit d'une plainte ou d'un signe de plaisir. Peut-être les deux à la fois. Il continue. Il se déshabille déjà. Il se masturbe le pénis pour soulager la souffrance que lui inflige l'envie. Il lui écarte les jambes. Sa langue fouille l'intérieur du vagin. Marilu est prête. Elle a toujours les yeux fermés. Du bout de la langue, il dégage le clitoris. L'entoure, le mordille. Il se soulève au-dessus d'elle et la pénètre. Elle ouvre les yeux. Ce brun café, intense, pailleté de stries ambrées. Elle sourit, découvre des dents sans défaut. Son haleine est chargée de sommeil. D'un signe de tête, elle approuve. Elle garde ses yeux fichés dans ceux de Lunus, soleils noirs contre soleils liquides. Elle ne cille pas. Ce regard le rend fou. Appuyé sur ses bras tendus, il s'enfonce le

plus profondément possible en elle. Elle lui passe les mains dans les cheveux. Elle se mord la lèvre inférieure. Il éjacule. Elle n'a pas joui.

- La tempête continue, hein? Elle ne cesse jamais, je crois.

Elle parle en anglais. Elle poursuit tout en lui massant le dos.

- Allons prendre une douche. Puis nous sortirons. Regarde par la fenêtre. La journée nous appelle.

Dehors, l'air limpide sature les couleurs automnales que souligne un ciel sphérique, d'un bleu délavé. Sous le jet de douche bouillant, cernés de vapeur, ils se savonnent l'un l'autre. Lunus parcourt chaque centimètre de peau de Marilu. Chaque recoin de ce corps qu'il voudrait explorer sans fin. Déchirer la peau et s'en revêtir. Il pince entre ses dents les lobes des oreilles, lui frotte les paumes, la plante des pieds, les orteils. Elle a envie de lui. Sans équivoque. La façon dont, placée dans son dos, elle s'attarde sur ses couilles et son pénis. Lui frotte les fesses et l'anus. Mais l'eau chaude le ramollit et son désir est épuisé. Elle abandonne, légèrement dépitée. Ils s'épongent chacun de leur côté.

Ils s'habillent. Sortent habiter ce novembre inespéré. Ils marchent dans les rues vides. Le long de la Tamise, Marilu court, trébuche dans les tas de feuilles mortes. Lunus la rattrape. Ils s'écroulent dans le tas et roulent l'un sur l'autre sous les yeux réprobateurs des joggeurs et des premiers touristes. Sur la rive droite, la grande roue du London Eye surveille le vénérable parlement et Big Ben. Carte postale.

Marilu entraîne Lunus au hasard des rues. Ils s'arrêtent dans un salon où ils boivent un thé vert. Passant devant l'immeuble neuf de l'Armée du Salut, d'une architecture aussi riche et branchée que celle d'une banque de la City banque, ils rejoignent le Millenium Bridge qui invite à traverser le fleuve vers Southwark pour entrer dans l'imposant bâtiment de briques de la Tate Modern Gallery, avec sa cheminée sans fin. Lunus songe aux crématoires des camps de concentration, images subliminales de l'horreur, vues et revues dans les livres, dans les documentaires

et les films, ancrées dans les tréfonds de son cortex. Cette construction l'effraie. La pluie se met à tomber, drue. Ils s'amuse à prendre leur élan et à dérapier sur la plateforme en aluminium du pont piétonnier. Lunus dit en anglais:

- Millenium. Aluminium. Marilium. Tout ça m'échappe.

- On s'en fiche, Lunus. Il n'y a rien à comprendre aujourd'hui. Juste sentir et profiter de l'instant. A quelle heure est ton train?

- Peu après seize heures.

- Alors il faut se dépêcher. Ce soir, je rencontre un producteur pour mon projet de film.

Lunus l'entraîne dans le musée. Hall gigantesque. Une exposition temporaire et payante sur le Pop Art. Longue file d'attente. Ils s'écartent.

- De toute manière, je n'aime pas Warhol et ses acolytes, décrète Marilu en espagnol. Sans doute ai-je été abreuvée par trop d'images et de discours. Plus tard. Quand ils retourneront à leur juste place. Quand je serai vieille et laide et que tu ne m'aimeras plus.

- Je t'aime aujourd'hui. C'est tout ce qui compte, non? N'est-ce pas ce que tu viens de me conseiller? Quant à l'exposition, je ne sais pas, répond Lunus en espagnol. Je n'ai pas d'avis. J'adore le mot Pop. Pop, Pop, Pop. Tiens, écoute ça.

Il sort son lecteur MP3 de la poche de sa veste. Le manipule, place un écouteur dans une oreille, tend l'autre à Marilu qui l'ajuste. *Pop Life* de Prince. Reliés par le cordon, ils dansent et chantent devant les ascenseurs. Aux étages supérieurs les attend une orgie de chefs-d'œuvre. Tous les plus grands noms du vingtième siècle. Absolument tous. Suspendue bien en évidence, Lunus découvre même une peinture d'Henri Michaux. Des calligrammes. C'est la première fois qu'il admire une peinture de l'immense poète dans un musée de cet acabit. Mais l'excès d'œuvres détruit la capacité à l'émerveillement. Plus loin, assis en cercle sur le sol devant un Matisse, des enfants dociles dessinent sous la direction de guides attentionnées.

Marilu cherche les toilettes. Lunus la suit à distance, jetant à peine un œil aux peintures et aux installations qui l'étouffent. Elle lui fait signe de la rejoindre. Aujourd'hui, elle porte un long manteau bleu, sobre. Coiffée, maquillée. Beauté sophistiquée. Ils détonnent. Lunus porte un jeans, un sweater à capuche et une veste simple. Il a les cheveux ébouriffés par le vent et la pluie. Avec des gestes rapides, elle ôte son manteau et insiste pour qu'il se hâte. Alors qu'il arrive à sa hauteur, elle dit en anglais:

- Suis-moi. Baise-moi.

Sans hésiter une seconde, elle ouvre la porte des toilettes réservées aux personnes handicapées. Ils entrent. Marilu ferme la porte, tourne le loquet. Elle dit en espagnol:

- Lunus, j'ai faim de toi. Tout le temps. Sans arrêt. Je te veux en moi. Nous sommes l'un dans l'autre. Indissociables. Chaque jour je te vois avec les yeux inversés de mon souvenir. Le matin au réveil. Par hasard, dans la rue. Dans une page d'un livre ou au détour d'une image dans le film que je regarde. Et pourtant je sais que notre fable ne peut exister que dans ce manque. C'est là que nous sommes. Si tu es la vague, tu es celle de l'Atlantique qui nous sépare et qui nous unit. Tu as conscience de ça? Nous vivons une fiction appelée amour. Nos besoins respectifs la construisent et l'alimentent. Parce que je t'aime. Mais nous nous aimerons entre deux avions, deux bateaux. Derrière les barreaux des semaines accumulées. Alors tu ne dois pas souffrir. Jamais, tu m'entends?

Lunus pose son index sur la chair des lèvres qui bougent. Il recueille le souffle du murmure. Marilu a parlé intensément, les muscles de la gorge saillants, sans élever la voix.

- OK. OK.

La jupe soulevée, les bas et la culotte jetés sur le carrelage, elle défait la ceinture et déboutonne le jeans de Lunus. Qui ajoute, en espagnol.

- Quand nous nous retrouvons, c'est la première fois que nous nous voyons. Quand nous nous quittons, c'est la dernière fois que

nous nous voyons. Voilà la fiction, notre fiction, construite sur du sable. Tu prétends que tu m'aimes mais tu ne peux pas jeter ton existence pour moi. Je l'affirme: je t'aime. Et je ne peux quitter mon existence pour toi. Bien que ce soit plus envisageable dans mon cas. Alors je détruirai cette fiction qui me maintient vivant. Et me fait bander. Et me fait jouir. Ce jeu dangereux. Nous marchons sur un fil. Avec le néant tout autour. Tu le sais?

Ils se taisent. Toute parole est creuse. Une vague immobile, suspendue, avant de se soulever et de s'écrouler dans un panache d'écume que le vent disloque. Un chêne qui défie le temps. La neige amoncelée dans un paysage furtif, amorti. Lunus plaque Marilu contre le mur. Il la soulève, la soutient, les deux mains agrippées aux fesses. Il la plante en lui. Elle l'enserme de ses jambes repliées. Elle gémit chaque fois qu'il la pénètre. Il rugit. La porte d'entrée des toilettes s'ouvre. Des pas dans le couloir. Ils n'y prêtent aucune attention. Lunus éjacule dans un rôle au moment où Marilu jouit en enfonçant les dents dans le cou de son amant.

Les corps détachés, ils se font face, assis sur le sol, essoufflés. Marilu se lève, se lave sur la cuvette puis se rhabille. Le jeans de Lunus repose encore sur ses mollets. Quand ils quittent les toilettes un peu plus tard, une dame entre deux âges se recoiffe devant un miroir. Elle se tourne vers le couple, esquisse un large sourire et leur lance un clin d'œil.

Ils prennent le métro jusqu'à la gare de Saint-Pancras. Debout face à face, ils se touchent. Ne se quittent pas du regard. Lunus demande en anglais:

- Quand nous reverrons-nous?

Elle répond en anglais:

- Je ne sais pas. Bientôt j'espère. Où ce sera, à ton avis?

- Peu importe où. Le plus vite possible.

Elle approuve d'un hochement de tête et dépose une main sur le bas-ventre de Lunus. Parvenu à la gare, il prie Marilu de ne pas attendre, de le laisser là. Ils s'embrassent. Lunus la contemple

pendant qu'elle s'éloigne. Il décompte mentalement : trois, deux, un, zéro. Sur le zéro, elle se retourne. Elle avance à reculons parmi les passagers pressés qui s'écartent au dernier moment. Son visage est radieux. A la fois ouvert et très secret. Subtil mélange de naïveté et de force qui happe. Étoile lumineuse et trou noir où la matière disparaît. Lunus, soleil perclus. Elle articule des mots muets qu'il ne comprend pas. Après un dernier signe de la main, elle reprend le sens de la marche. Lunus grimpe sur les escaliers roulants. Il se sent vide. Il revoit les tétons durcis, le nez, la courbure des fesses. Un kaléidoscope d'images qui n'ont pas existé. Volatilisées. Sensations: effluves déjà enfuies. Les inflexions de la voix de Marilu, ses râles aussi, se décomposent dans le hall qui résonne. Et les obsessions de mort qui reviennent le hanter. Vingt-quatre heures à Londres. Intenses. L'amour synonyme de désir effréné. Véhément. Avant qu'il ne change de texture, peu à peu. Lui seul décide: tension étrange, dénouement d'une rencontre de deux individus écartelés entre des aspirations idéales et des forces entropiques morbides. Marilu et Lunus ne contrôlent rien. Le présent s'étire à l'infini, morcelé, parcellisé.

Lunus enfonce les oreillettes de son lecteur de musique. Bruits assourdis. Bulle d'ouate. Pour se donner un peu d'énergie, il cherche une chanson précise dans le menu déroulant. Il appuie sur le symbole fléché. La chanson rythmée débute, en contraste avec l'atmosphère feutrée de la gare. Ces personnes silencieuses, rivées à l'attente. Voici le refrain. La voix masculine entonne: «She is rare, precious and she's gone.»

BIOGRAPHIE Né en 1965. Poète, romancier et photographe. Auteur de plusieurs recueils et romans parus en Belgique et en France. Co-fondateur et animateur de la revue et des éditions Le Fram. Prix Rossel 2009 pour son roman *Argentine*, publié aux éditions La Différence. Un essai et un recueil de poèmes à paraître au premier semestre 2011.